

Pas-de-deuil et barbelés



Tahnee Dierauer

Etudiante à l'INALCO, France



Mon objet d'études étant l'Inde ou, plus généralement l'Asie du Sud, j'ai été rapidement sensibilisée à la thématique des frontières qui, surtout depuis 1947, jouent un rôle essentiel dans le sous-continent.

Le traumatisme que représente la Partition dans la mémoire collective sud asiatique, l'absurdité de cette séparation - basée sur des décisions politiques - pour ceux qui en ont été frappés et la violence liée à cet événement m'ont beaucoup touchée.

L'impuissance de l'homme ordinaire face à une telle calamité, sa transformation en simple pion, en chair à canon, est un thème universel qui n'a de cesse de m'inspirer.

Les nouvelles *Pas-de-deuil* et *Barbelés* sont nées d'inspiration indienne, ou, plus précisément, cachemirienne. Mais elles pourraient se dérouler n'importe où dans le monde. Car, à mon avis, une vie humaine compte aujourd'hui, malheureusement et peu importe où que nous nous trouvions, bien moins qu'un mètre de terrain.

Barbelés

Une âcre odeur de putréfaction emplit mes narines lorsque je me promène dans ces ruelles. Ça sent la pauvreté ; ça sent la peine. C'est l'espoir qui pourrit. Et qui coule le long du trottoir, petit ruisseau brun et malodorant, emportant les rêves périmés.

Un jour, tout ça ne sera plus.

Il n'y aura plus de rêves, plus d'espoir, plus de pourrissement. Ils seront aussi morts que leurs souvenirs heureux.

Quand on arrache le coquelicot à sa liberté, il flétrit.

Oui, nous sommes comme le coquelicot ; rouge est notre sang versé, noires ces décennies de terreur ; illimitée la semence de notre colère.

Je me promène dans ces ruelles et tout ce que je vois, tout ce que j'entends, tout ce que je sens, c'est le malheur. Il est gravé dans les traits de chaque visage, vibre dans chaque mot prononcé et pue, pue, pue la mort.

Je croise des enfants aux faces de vieillards.

J'aperçois des vieillards en train de pleurer comme des enfants.

Des cendres ; des cendres partout.

Mais tout à coup s'élève, tel un phénix, un chant. Un chant aussi doux qu'il ne semble pas faire partie de cet univers acerbe ; un chant qui évoque des espoirs, des rêves. Des vestiges.

Je m'arrête.

J'écoute.

Ce chant, je le connais ; ma mère le chantait tous les matins pendant qu'elle préparait notre petit déjeuner. Elle le chantait pendant qu'elle faisait chauffer de l'eau pour notre thé, elle le chantait pendant qu'elle étalait du beurre et du miel sur nos galettes de pain encore toutes chaudes, et elle le chantait pendant qu'elle préparait nos cartables. Comme si c'était hier, je la vois dans notre petite cuisine, lumineuse et belle, tout comme notre vallée qu'elle louait dans son chant.

Telle une lance, la voix perce le silence.

Ce chant, je le connais ; même accroché aux barbelés, il ne perd rien de sa splendeur. Autour de moi, le spectre du bonheur danse.

Oui, ce chant, je le connais ; ma mère le chantait lorsque nous rentrions de l'école, le cœur et le cartable lourds de cahiers et d'histoires. Elle le chantait quand le soleil se couchait et baignait notre vallée dans sa lumière dorée, transformant la rivière en un collier scintillant ; elle le chantait pendant qu'elle nous préparait le dîner ; elle le chantait lorsque notre père rentrait, étouffant ses soucis.

J'écoute.

Je ne connais pas la dernière strophe.

Mais ce chant, je le connais ; ma mère le chantait sans cesse. Elle le chantait quand nous tirions les rideaux et veillions à la lumière d'une chandelle, elle le chantait quand nous entendions la tempête gronder au loin, elle le chantait quand nous sentions la terre trembler sous nos pieds.

Et après, le silence.

Ce chant, je le connais.

Ma mère le chantait avant qu'ils ne brisent la porte, avant qu'ils ne la violent, deux fois, trois fois, quatre fois, avant qu'ils ne l'égorgent et la laissent gésir par terre.

Ces cris, je les connais.

Vive la Patrie !

Vive la Patrie, ce monstre cannibale qu'ils appellent leur Mère et qui étanche sa soif avec le sang des nôtres.

Pas-de-deuil

Je l'ai tuée.

Non, ils l'ont tuée.

Ou peut-être qu'elle s'est tuée elle-même.

Je ne le sais pas. Plus. Et je ne cherche pas à le savoir.

Tout ce que je sais c'est que ce sont des hommes qui en sont coupables.

Des hommes ?

Les hommes.

Elle n'aurait pas dû franchir la frontière.

Cette frontière si absurde. Un trait en zigzag sur une carte. Même pas visible sous la neige. Mais pourtant nous savions qu'elle était là. Pourquoi ? Parce qu'elle l'avait toujours été. Depuis que quelqu'un avait décidé qu'elle devait être là.

Quelqu'un ?

Des hommes.

Les hommes.

Peu importe. Elle n'aurait pas dû la franchir, cette frontière. Pourquoi l'a-t-elle fait quand même ? Parce qu'elle avait froid, faim, peur ?

Ce ne sont pas des raisons valables.

De toute façon, nous nous fichons des raisons.

C'est pourquoi nous ne les demandons jamais. Et si nous les demandons, nous ne les écoutons pas.

Non, elle n'avait pas l'air faible.

Non, elle n'avait pas l'air désespérée.

Non, elle ne portait pas d'enfant sous le cœur.

Non, non, non.

Non, je n'ai pas réfléchi quand j'ai tiré. Ni quand la neige prit la couleur de son sang.

Maculée correction.

Elle est morte comme des milliers avant et après elle. Sans un mot. Ni d'elle, ni de quelqu'un d'autre. Nous restions à regarder comment le cadavre était petit à petit couvert par la neige.

Blanc.

Innocence.

Paix.

Mensonge.

Et en dessous, le sang.

Qui coule dans mes cauchemars.

Une rivière de sang.

Et je me baigne dedans.

Je pleure jusqu'à ce que je n'aie plus de larmes et je ris jusqu'à ce que je n'aie plus de sentiments.

Elle s'est peut-être tuée elle-même.

Non, ils l'ont tuée.

Je l'ai tué